

Steven Delahaye Cotten

*Re
Sang
Blances*



Stéven Delahaye-Colleu

ReSangBlances

Ethan & Jules

© Stéven Delahaye-Colleu, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2963-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture de Beatriz Rosim de Sousa

*C'est dans notre nature
De toujours chercher l'autre
Celui qui nous comprend
Celui qui nous Ressemble*

Je remercie Élise pour ses conseils, avis et corrections. Je remercie également ma maman et Anaïs d'avoir accepté de lire un manuscrit non corrigé mais aussi Beatriz pour sa motivation et la couverture qui permet d'habiller ce livre.

1 – Ethan

« Tu me ressembles, un peu. Au moi plus jeune. On aurait presque pu être frères. »

Allongé par terre, dans l’herbe humide et fraîche de rosée, les yeux perdus dans le ciel bleu sur lequel glissaient des nuages blancs ou gris, je fermai les yeux. J’inspirai profondément puis j’expirai, la bouche grande ouverte en prenant bien le temps d’évacuer tout l’air que pouvaient contenir mes poumons. Je me sentais bien. Détendu. J’écoutais les oiseaux siffler et piailler. En l’absence de vent, c’étaient leurs ailes qui faisaient frissonner les feuilles des arbres qui m’entouraient. Tous les sons que j’entendais venaient de ces lève-tôt à qui incombaient la tâche de réveiller la nature encore endormie alors que le soleil s’étirait peu à peu.

— C’est agréable, n’est-ce pas ? murmurai-je à mon voisin, allongé tout comme moi.

J’écoutais tous ces oiseaux chanter des mélodies différentes de par leur rythme ou leur tonalité. J’entendais les percussions de quelques-uns qui cognaient leur bec contre des troncs. Tout cet ensemble aurait été un vrai capharnaüm désagréable, voire même insupportable pour les oreilles s’il avait été joué par des humains comme lorsque plusieurs musiciens s’entraînent dans la même pièce mais chacun sur une musique différente. Pourtant, avec les oiseaux, c’était toujours agréable. Qu’importe le nombre de volatiles, tout cet ensemble disparate donnait un résultat d’une homogénéité déconcertante.

— Je pourrais passer toute ma vie, là, allongé, seulement à les écouter, dis-je toujours à voix basse. Toi aussi, non ? Oui, c’est certain, répondis-je sans attendre le retour de mon camarade. Ce n’est pas évident pour moi de trouver cette paix intérieure et j’ai beaucoup de mal à en parler également. Je sais que tu n’as pas forcément envie d’entendre ça, surtout que je brise le silence, c’est vrai. Il vaut mieux que je me taise et que je profite du moment.

Tout en restant allongé dans l’herbe, je m’étirai en poussant mes pieds et mes mains dans deux directions opposées tout en cambrant légèrement le dos avant de me détendre et de le poser à nouveau sur le sol, les bras le long du corps. Je pris une profonde inspiration, fermai les yeux pour écouter tous les bruits

environnants en essayant de tous les isoler et ainsi les identifier. Puis, lorsque je pensai avoir fait le tour, je rouvris les yeux et me laissais émerveiller par toutes les couleurs que m’offrait la nature. Le soleil me réchauffait doucement le visage au fur et à mesure qu’il grimpait dans le ciel et les nuages s’amusaient à dessiner des formes sur le sol en jeu d’ombres. Ils étaient de plus en plus nombreux à vouloir jouer à ce jeu si bien que, à s’entasser comme cela, ils cacheraient le soleil.

— Il fera couvert aujourd’hui. Peut-être qu’il pleuvra, affirmai-je en observant les nuages de plus en plus gris se regrouper.

Le printemps ne commencerait pas de la plus belle des manières si ma prédiction s’avérait juste mais ça ne devait pas nuire à mon apaisement. Je fermai à nouveau les yeux pour ne plus voir cet épais voile qui se formait au-dessus de ma tête et inspirai profondément. Le vent s’était levé et transportait avec lui un air sain, riche en odeurs de jeunes fleurs et emplissait mes narines d’une multitude de parfums. Une fois parvenu dans mes poumons, ce mélange se répandait dans tout mon corps, le nourrissant ainsi de bonnes ondes et d’une énergie incroyablement riche et positive. Je sentais mon corps se réchauffer, s’emplir de vie. Mes mains caressaient l’herbe dont la rosée avait quitté le sommet de chacun des brins. La terre aussi me transférait de l’énergie et soulevait mon corps qui était devenu léger. Je percevais que ce pouvait être encore mieux mais mon esprit ne voulait pas lâcher complètement prise et persistait à me faire prendre conscience du poids et de la létalité de mon corps. L’ombre créée par les nuages et le vent qui soufflait, s’infiltrant dans la clairière en de petits filets froids me donnait des frissons. Je regardais mon camarade qui ne pipait mot. Lui aussi semblait apaisé, le regard perdu dans le ciel caché mais les éléments ne semblaient pas pouvoir l’atteindre. Il ne bougeait pas. Il avait trouvé la paix intérieure que je recherchais moi aussi.

— Tu as l’air tellement bien, lui dis-je tout bas d’une voix douce. Imperturbable. J’espère pouvoir atteindre ce niveau un jour. Merci de me laisser partager ce moment avec toi.

Je me remis à nouveau sur le dos et regardai le ciel. Le soleil avait réussi à percer quelques nuages mais allait devoir batailler dur toute la journée pour montrer qu’il était bien là. Des oiseaux tournoyaient au-dessus de la clairière. Ils allaient progressivement descendre en un tourbillon mais ils étaient encore haut.

— Des oiseaux noirs. Il paraît que ça porte malheur. Parfois, j’ai l’impression qu’ils me regardent, comme pour me sonder... Bon, j’allais y aller de toute façon, je ne peux pas rester ici éternellement même si c’est très agréable.

Je m’assis et frottai mon dos pour décoller ma chemise et en retirer les brins d’herbe puis je me massai vigoureusement le visage comme si je venais de me réveiller. Je restai de longues secondes dans cette position, les jambes écartées, les mains posées sur les genoux légèrement pliés puis je me tournai vers mon voisin qui était resté allongé, imperturbable.

— À une prochaine fois. Ça m’a fait plaisir de te rencontrer.

Je me levai et remuai les jambes engourdies par le temps passé sans bouger. Je me sentais bien. Je frottai mes vêtements de la paume de mes mains pour les défroisser puis m’assurai que tous soient bien portés. J’inspirai profondément à nouveau comme pour ressentir une dernière fois cette douce vague d’énergie, les yeux fermés. Puis, je me mis à marcher d’un pas léger pour sortir de la clairière. Alors que je m’approchais de ce mur d’arbres, je glissai ma main dans ma poche et m’arrêtai brusquement. Elle était vide. J’essayai alors l’autre poche bien que cela aurait été surprenant mais non, vide aussi. Alors je fis demi-tour et retournai d’un pas plus pressé vers le garçon, toujours étendu dans l’herbe. Une fois à son niveau, je me penchai au-dessus de lui et caressai son visage. Sa peau était lisse et détendue sans aucune imperfection. Ses yeux, grands ouverts, semblaient refléter le bleu du ciel qui avait pourtant disparu derrière les nuages. Toutefois, son regard me paraissait être parti tellement loin qu’il devait passer au travers ce voile de cotons. Ses longs cheveux, d’un mélange harmonieux de brun et de châtain ondulaient jusqu’à se mélanger dans l’herbe comme pour rejoindre la terre. Ce fût un rayon de soleil qui était parvenu à percer un nuage jusqu’à glisser sur ce beau visage qui me sortit de ma rêverie. Je laissai mes doigts dévaler la joue, tomber du menton et atterrir sur la gorge avant de continuer jusqu’au thorax pour s’arrêter contre un manche en bois autour duquel ils s’enroulèrent jusqu’à ce que celui-ci disparaisse dans ma main. Une fois bien serré, je tirai délicatement dessus laissant sortir une lame rougie par le sang qui profita de l’ouverture pour s’écouler hors du corps.

— Désolé, je ne pouvais pas te le laisser. Il compte beaucoup pour moi, dis-je tout en essuyant le couteau dans l’herbe pour nettoyer la lame.

Je restai quelques secondes accroupi à ses côtés, d’abord concentré sur le

nettoyage de mon arme blanche puis sur le visage de l'adolescent. Je lui remis une mèche en place, refermai un peu son gilet pour cacher au mieux la blessure puis, une fois m'être assuré que tout était bien à sa place, je me relevai, le regard toujours fixé sur lui.

— Tu me ressembles, un peu. Au moi plus jeune. On aurait presque pu être frères.

Je continuai mon analyse de ses traits. Plus je le regardais et plus je voyais des différences trop importantes. Je me devais d'arrêter au risque d'être déçu. Je devais en rester à ma première impression, aux premières ressemblances que j'avais vues et qui m'avaient fait penser que nous nous ressemblions. Je relevai la tête et regardai le ciel toujours en proie à ce combat entre soleil et nuages. Les charognards volaient toujours en un cercle de plus en plus proche du sol.

— Au moins tu auras de la compagnie alors que moi...

Je ne terminai pas ma phrase comme perdu dans mes pensées. Je me retournai et me dirigeai vers le bord de la clairière et disparus entre les arbres pour retrouver le sentier de l'autre côté qui permettait de rejoindre le reste du parc dans lequel je me trouvais. Sur le chemin, je glissai ma main dans ma poche et je sentis le couteau. La lame froide venait mourir au cœur du manche en bois d'un diamètre idéal pour une bonne prise en main sans être trop imposant dans la poche.

2 – Jules

« La main droite toujours glissée dans sa poche, posée sur son couteau qu'il ne quittait jamais. »

— Jules, reviens par ici. Ton père ne devrait plus tarder.

— Maman regarde, regarde ! dis-je après avoir couru vers ma mère en faisant bien attention à ne pas faire tomber l'oiseau que je tenais entre mes mains. Je l'ai trouvé près de l'arbre là-bas mais il n'arrive pas à s'envoler. Il faut qu'on le soigne.

— Oh ! Je vois... tu demanderas à ton père, moi je ne peux pas faire grand-chose.

— D'accord, maman. IL revient bientôt ?

— Je ne sais pas mon chéri, mais je viens de te dire qu'il ne devrait plus tarder.

J'attendais mon père tout en faisant très attention au petit animal. Je le gardais dans le creux de mes mains sans serrer trop fort tout en maintenant bien ma prise pour ne pas qu'il essaie de s'envoler. J'avais vu qu'une de ses ailes était mal en point, si bien qu'il serait incapable de s'élever, ferait une chute et tomberait paniqué vers le sol.

Je faisais des petits « chut » le plus doucement possible pour le calmer comme le faisait ma mère quand j'étais paniqué tout en me serrant contre elle en me caressant les cheveux. J'essayais de faire la même chose et je libérais un pouce pour caresser son plumage sur sa tête et le long de son cou. Je ne sais pas si ça le rassurait vraiment mais j'y croyais. Mon père saurait quoi faire, je l'espérais.

Nous étions tous les trois dans un parc au cœur de la ville. C'était un très bel endroit, plutôt calme même si les grands murs de pierre qui en faisaient le tour ne pouvaient bien évidemment pas arrêter tous les bruits des voitures. De hauts arbres donnaient de l'ombre sur les grands espaces d'herbe sur lesquels les gens pouvaient s'asseoir et s'allonger pour discuter entre eux, faire des parties de cartes ou même jouer de la musique. Des petits sentiers serpentaient entre les différentes zones du parc, proposant une promenade agréable. Il y avait

également une aire de jeu pour les enfants, un petit café, un jardin japonais et un à la française, plus grand, recouvert de fleurs qui s'épanouissaient sous les premiers rayons du soleil printanier. Ceux-ci étaient d'ailleurs très agréables, bien qu'encore trop doux pour contenter les gens et les convaincre de venir se prélasser dans le parc qui se trouvait être très calme. J'appréciais d'autant plus cette quiétude car le contraste avec la ville se trouvait encore plus marqué. Si seulement tous les dimanches matins pouvaient être ainsi, une promenade dans la nature calme du parc cependant, nous ne venions pas pour une balade. À chaque fois que nous nous rendions là, c'était pour mon père. Je ne sais pas ce qu'il y faisait car je ne devais pas poser de questions. Je sais seulement qu'il devait rencontrer quelqu'un. Je suppose que c'était pour son travail et je me fichais d'en savoir plus tant que nous pouvions venir dans le parc. Il y avait un endroit que je voulais beaucoup voir mais je n'en avais pas le droit car c'était justement là que mon père avait rendez-vous, derrière de grands arbres touffus, près de la volière. Je pouvais entendre tous les oiseaux chanter de leur voix singulières des airs divers et variés mais dont le résultat qui parvenait jusqu'à mes oreilles sonnait agréablement bien. Chaque fois, je fermais les yeux et j'écoutais, essayant d'imaginer tous ces volatiles, toutes leurs couleurs, volant dans une chorégraphie somptueusement désorganisée. Lorsque j'entendais le bruit des gravillons, je savais que je devais rouvrir les yeux. Je reconnaissais les pas de mon père, ses pieds légers et assurés sur les petits cailloux du sentier. Il marchait fier, la tête qui regardait droit devant lui mais sans jamais attirer l'attention. Il restait toujours discret. Je lui trouvais beaucoup de charisme mais il semblait pouvoir le dissimuler aux autres pour ne pas se faire remarquer. Ses yeux clairs dénotaient encore plus lorsque son teint se fonçait en été bien qu'au moindre rayon de soleil, il abritait son crâne dénudé sous une casquette qui ombrageait alors son visage. Il ne portait que des chemises car c'était, selon lui, le vêtement masculin par excellence.

Je l'observais se rapprocher de ma mère et moi, la main droite toujours glissée dans sa poche, posée sur son couteau qu'il ne quittait jamais. Il semblait content et cela me rassurait. Lorsqu'il nous rejoignit, nous nous mîmes à marcher et après quelques pas, je l'interpelaï :

— Papa, regarde, il est blessé et ne peut plus voler.

Mon père jeta un rapide coup d'œil désintéressé à l'oiseau que je tenais toujours entre mes mains.